

Recherches sociographiques



Réplique

Greg Marc Nielsen

Volume 38, numéro 1, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057115ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057115ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Nielsen, G. M. (1997). Réplique. *Recherches sociographiques*, 38(1), 189–192.
<https://doi.org/10.7202/057115ar>

RÉPLIQUE

Pour la théorie normative

Je voudrais répondre au compte rendu de mon livre *Le Canada de Radio-Canada. Sociologie critique et dialogisme culturel* (Toronto, GREF, 1994) publié dans *Recherches sociographiques* (vol. XXXVI, 3, 1995). J'ai souvent vu les auteurs se plaindre de critiques qui n'ont pas lu leur livre, ou qui ne savent pas argumenter. Il est parfois difficile de savoir si la critique est fondée ou si l'auteur est tout simplement trop sensible. J'ai ainsi longuement hésité avant de répondre à Catherine SAOUTER, mais une telle charge de sa part exige une réponse — sinon le silence lui donne raison.

L'analyse de Saouter relève de la critique externe plutôt qu'immanente. Elle ne réussit pas à saisir l'esprit dans lequel le livre a été conçu; autrement dit, elle n'a pas tenté ce que les herméneutes appellent une lecture interne du texte, avant de s'en prendre à la thèse qu'il défend. En fait, il n'est pas tellement étonnant que les polémistes lisent un écrit de l'extérieur plutôt que de l'intérieur pour la très simple raison qu'il est alors plus facile de l'attaquer à partir d'une position épistémologique ou politique autre. Mais de la sorte, la logique interne du texte ne se dévoile pas et il y a ainsi risque de le mésinterpréter, d'en distordre le sens, puis de tomber dans un misérabilisme sur ce qui aurait dû être fait.

Pour éviter ces erreurs, KANT a suggéré, au début de sa *Critique de la raison pure*, que la critique doit d'abord montrer qu'il a compris le texte mieux que l'auteur lui-même. Il prétend en effet que l'auteur ne voit pas tous les fils possibles de sa pensée et que la tâche du critique est d'offrir des suggestions pour relier ou réorganiser ces différents fils et faire avancer son projet. Tâche souvent difficile mais également rigoureuse et respectueuse du texte et de son auteur. C'est pourquoi 99% des comptes rendus des livres sont constitués de simples résumés de livres suivis d'une note sur les limites ou les irritants de l'ouvrage.

Dès le départ, Saouter montre sa préférence pour une autre épistémologie que celle adoptée dans le livre et conséquemment elle ne réussit pas à formuler un bon résumé de l'ouvrage. Sa polémique est sous le signe de la pureté de la méthode. C'est comme si elle affirmait que je n'ai jamais dit le mot « rouge » lorsque je suis en train de dire le mot « vert ». Passe encore si elle en restait là. Mais son *modus operandi* commence par tirer divers renseignements du quatrième de couverture. Elle attaque ensuite les remerciements pour montrer qu'il ne s'agit que d'un produit de la machine des subventions et de l'appui de groupes de recherches institutionnels: « Nous sommes donc en présence d'un objet clairement associé au rituel universitaire contemporain: inscription linéaire dans un champ de recherche depuis la thèse, enseignement, recherche subventionnée, réseau intellectuel et professionnel d'affiliation, publications. » Difficile de savoir si Saouter est contre le système de recherche subventionné

parce qu'il donne des livres pourris comme le mien ou si elle est tout simplement contre les subventions aux universitaires en général. Mais je ne me sens pas trop insulté puisque tout cela n'est pas tellement de ma faute. Apparemment les responsables sont les membres de mon jury de thèse de doctorat qui ont laissé passer un projet si mal défini que c'en est risible.

Jusqu'ici nous n'avons toujours pas été renseignés sur ce que contient au juste le livre. D'accord, Saouter soulève un soupçon important sur le milieu intellectuel et universitaire. Mais comment cela explique-t-il la piètre qualité de mon livre ? Elle prétend, dans un premier temps, sans aucune recherche supplémentaire (qui aurait démontré le contraire), que rien n'a été ajouté à la thèse de doctorat originale. De là elle infère que chaque page du livre « réitère l'incapacité de prendre une quelconque emprise sur l'univers référentiel qu'il tente d'explorer et le livre reste seulement la mise en scène, la preuve d'un rituel ».

Le problème, c'est justement qu'elle n'explique ni l'univers référentiel du livre, ni son objet ni son contenu. Elle soulève plutôt ses attentes méthodologiques sur ce qui aurait dû être fait pour étayer l'hypothèse (qui n'est pas une hypothèse selon elle mais plutôt une pré-misse). Alors qu'elle ne résume pas l'argument du livre, elle présente dans un paragraphe ou deux « une description » de son contenu. Mais la dite « description » verse illico dans la polémique, et ce à propos de la première phrase du livre qui se lit ainsi : « Fonder une sociologie critique et comparative de la différence culturelle entre les sociétés québécoise et canadienne-anglaise constitue le principal objectif de cet ouvrage. » (p. 7.) Saouter insiste surtout sur l'absence d'analyse empirique pour atteindre cet objectif. En fait, elle cite cette phrase hors contexte. Dans le reste du premier paragraphe j'explique comment je cherche à procéder à partir de l'analyse des discours paralittéraires à la radio et de leur contextualisation afin de mieux comprendre la façon par laquelle les deux sociétés se voient à travers les mêmes symboles et institutions — d'où leur dialogisme culturel.

Son commentaire me laisse perplexe puisque la définition du verbe « fonder » dans le dictionnaire ROBERT se lit comme suit : « Prendre l'initiative de construire, d'édifier en faisant les premiers travaux d'établissement. » Encore un peu plus de recherche (ou une simple lecture des notes dans le livre) aurait révélé qu'à part deux thèses de doctorat et quelques articles peu connus, il n'existe pas d'autre recherche comparative en ce domaine que mon livre sur l'analyse de la différence (dialogisme) culturelle. De plus, où trouve-t-on une analyse du Canada anglais comme société ou nation ? Où trouve-t-on une analyse de la société québécoise qui la compare à cette « société » canadienne-anglaise ? Après soixante ans de recherches sur Radio-Canada, il n'existe même pas un article qui tente d'en retracer l'histoire et de la situer dans la société canadienne. Voilà la justification du premier mot du livre : « Fonder ».

Selon Saouter, une telle vision ne peut être justifiée qu'à partir d'une analyse empirique des données primaires. De plus, reconstruire le contexte sociohistorique à partir des données secondaires ne présente que le point de vue de l'interprète ou plutôt comme elle le dit : « l'horrible et carnavalesque point de vue de l'auteur » — lui-même. Je me demande combien de livres ont commis ce péché originel contre la science des données primaires. Peut-on dire de l'ouvrage classique de Marcel MAUSS, *Essai sur le Don*, écrit entièrement à Paris, que sa synthèse des données secondaires est du style « je ne l'ai pas vu, je ne l'ai pas lu mais j'en ai entendu causer » ?

Je dis clairement dans l'introduction que le livre vise une contribution théorique et appliquée ; une revue des problématiques classiques en théorie critique de la production culturelle et l'application d'une approche unifiée à mon objet d'étude — Radio-Canada comme

institution et organisation — et à un échantillon exemplaire de sa paralittérature. Je cherche en effet tout simplement à élaborer l'hypothèse selon laquelle les politiques officielles à l'intérieur et autour de la Société Radio-Canada comme de la CBC ont prétendu refléter une seule culture alors qu'il n'y a jamais eu de consensus sur l'existence de cette culture unique (canadienne). Cette contradiction est plus en plus explicite désormais lorsqu'on considère le sort des deux réseaux à la lumière de l'impasse politique actuelle entre le Canada et le Québec.

Saouter insiste sur ce que la théorie n'a pas de validité si elle n'est pas directement tirée des données empiriques. Elle refuse de reconnaître que le cadre théorique peut servir de modèle normatif pour la recherche. Son erreur est de ne pas distinguer les théories empiriques qui cherchent l'explication (cause-effet) des théories normatives orientées vers les relations de valeurs y compris les valeurs qui portent les théories elles-mêmes. À mille lieues du positivisme pur et dur, la sociologie critique cherche à traverser les deux traditions. La reconstruction comparative des différentes théories comme des différentes recherches sociographiques déjà publiées appartient à la démarche normative. Que cette dimension méthodologique ne soit pas exprimée comme une technique neutre et présentée dans un genre de *how to manuel* ne veut pas dire qu'elle ne soit pas à l'œuvre dans le livre. C'est bien d'ailleurs le travail du critique et non pas de l'auteur de présenter ce niveau de l'ouvrage. Mais, je le rappelle, pour ce faire il faut avoir bien compris l'argument; en principe, mieux que l'auteur.

C'est sans doute là, dans le manque de connaissance de la théorie critique, que se trouve la source d'un très grand malentendu. Par exemple, Saouter mélange complètement l'approche de Roland BARTHES et celle de Mikhaïl BAKHTINE. Elle dit que l'auteur tire « quelques propositions barthésiennes dont il extrait un concept adapté de dialogisme » alors que le concept est tiré de Bakhtine. Elle a peut-être lu l'introduction pour savoir que j'ai aussi discuté de LUKÀCS, de GOLDMANN, de HORKHEIMER, de ADORNO, de BENJAMIN et de HABERMAS mais elle ne présente pas la critique que j'ai développée de l'un vers l'autre, ni enfin pourquoi j'ai présenté ces penseurs — c'est-à-dire pour définir la genèse de la sociologie critique sur le plan épistémologique, théorique et méthodologique. Sans une compréhension minimale de ce chapitre, le livre apparaît effectivement incompréhensible. C'est ainsi que je comprends son malaise lorsqu'elle dit craindre « d'être le Don Quichotte qui ose sursauter devant un tel ouvrage ».

La polémique repose sur sa lecture de la couverture du livre, la première phrase du livre, quelques phrases citées hors contexte, et enfin une phrase dans la conclusion: en tout quatre lignes sur un ensemble de 202 pages. À partir de ce léger arsenal, elle lance une attaque où elle reproche à l'auteur ce qu'il n'a pas fait plutôt que de montrer le travail effectué et comment il pourrait l'améliorer. Sa lecture externe porte surtout sur l'absence d'une discussion méthodologique et sur un échantillon des textes radiophoniques trop peu représentatif ou pas assez exhaustif pour étayer l'hypothèse / prémisse.

J'ai tenté une analyse du sous-genre très précis de la revue satirique. J'ai étudié deux pièces de radiothéâtre du réseau anglais ainsi que la série *Carte Blanche* du réseau français afin de montrer les distinctions entre les deux réseaux et de contextualiser les différences dans les visions du monde d'avant la Révolution tranquille. J'ai cherché également à approfondir l'approche de Bakhtine (pas de Barthes!) pour développer cette théorie normative. Selon Saouter, je ne pouvais pas en arriver à une conclusion valable après une si courte analyse basée sur un échantillon si limité (douze pages dans chaque cas mais seulement huit pages d'extraits en tout). Mais, je n'ai pas dit que mon échantillon était représentatif! Je présente

une sélection de textes typiques ou exemplaires et non pas représentatifs du corpus général. Alors que la représentativité statistique exige l'analyse exhaustive des variables, la typification en méthode qualitative vient de la lecture de ce qui est le plus significatif pour la compréhension du problème de recherche (dans ce cas, le maximum de discours critique qu'un médium puisse formuler sur les rapports sociaux) dans la construction de son objet. La validité de l'analyse repose donc dans ce cas plus sur la connaissance du chercheur et de son explication du contexte que sur l'application d'une technique neutre ou objective. Il va sans dire, « c'est mon opinion et bien sûr je la partage », mais cette opinion se transforme en argument dont on peut discuter.

La polémique de madame Saouter me rappelle à quel point la pulsion positiviste dans la recherche est peu sensible à la démarche normative qui relève d'une logique non pas purement explicative mais également interprétative. Voilà l'avantage de la sociologie critique, une approche autoréflexive qui cherche, même si c'est de façon imparfaite, à joindre l'explication positive et la compréhension dans un même cadre général de référence.

Greg Marc NIELSEN

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université de Concordia.*
